

42 **MERCURE DE FRANCE.**

Des forêts du Liban l'orgueilleuse parure,
Est digne de vous embellir ;
Les merveilles de la nature
Des bouts de l'Univers doivent se réunir.

Par M. de La Loupière.

*DESCRIPTION géographique du
Royaume de Poësie. (1)*

LA Poësie est un royaume fort étendu & fort peuplé. Il est borné à l'Est par l'Éloquence ; au Sud, par la Peinture & la Sculpture ; à l'Ouest, par la Musique ; les Côtes du Nord sont baignées par l'Océan de l'Érudition.

Il se divise comme bien d'autres, en haut & bas pays. La haute Poësie est habitée par une sorte de personnages graves, à l'air important, à la mine réfléchie, dont le langage comparé à celui des autres provinces, est comme l'Espagnol (2) par rapport au François. Les hommes y

(1) Traduction de l'Anglois.

(2) L'original porte, comme le Galois par rapport à l'Anglois.

sont pour l'ordinaire héros de profession. C'est une bagatelle pour eux que de pourfendre en deux, d'un seul coup, un géant armé de pied en cap. Pour les femmes, le soleil lui-même ne mérite pas d'être comparé à la plus laide d'entre elles. Les chevaux de cette contrée courent plus vite que le vent, & les arbres portent leurs têtes jusques dans les nuës.

La capitale de cette province s'appelle *Poëme épique*. Elle est bâtie dans un terrain sablonneux & ingrat que peu de gens ont essayé de cultiver. On prétend que cette ville est plus grande que Ninive. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les voyageurs qui en ont voulu parcouru toutes les dimensions se sont lassés avant que d'arriver jusqu'au bout.

Les habitans, & en général ceux de tout le royaume, ne sont pas extrêmement scrupuleux sur la vérité de ce qu'ils rapportent. Ils entretiennent un étranger de contes faits à plaisir, qu'ils débitent fort sérieusement & d'une manière assez intéressante. Ils ont un grand soin de conduire les curieux à l'antique Mausolée d'Homère, au tombeau de Virgile & au monument érigé en dernier lieu à la mémoire de Télémaque.

Ce qu'il y a de désagréable dans cette ville, ce sont les querelles, les débats, les combats & les massacres qu'on rencontre à chaque pas; mais la tristesse que cette vue inspire se dissipe dès qu'on a mis le pied dans le grand fauxbourg, que l'on nomme *les Romans*. Il surpasse en étendue la ville elle-même. Le sang y est parfaitement beau, & toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe sont les plus accomplies que l'on puisse imaginer. Ils ont tous été grands voyageurs, & sont amans passionnés; tout leurs tems se passe dans des plaisirs & des fêtes continuelles, & ils ne permettent presque jamais qu'un étranger s'en retourne chez lui sans avoir assisté à cinq ou six mariages des plus brillans.

Des extrémités de ce fauxbourg, on découvre des montagnes fort hautes & fort escarpées, bordées de précipices de toutes parts. C'est la *Tragédie*, pays tout extraordinaire où l'on remarque sur-tout les ruines de quelques villes anciennes dont les restes sont encore beaux. Dès qu'on en approche, on se sent saisi d'une noire mélancolie, & les habitans deviennent cruels & sanguinaires au point que les femmes mêmes battent des mains à la

vue d'un misérable qu'on poignarde ou qui s'empoisonne lui-même. Il y avoit dans la même province un palais enchanté, nommé l'*Opéra*. Un Magicien Italien l'avoit construit de manière qu'il pouvoit se transporter dans tout l'Univers; mais le tems & divers accidens en ayant défiguré l'architecture & affoibli la garnison, on dit qu'il vient d'être emporté par un parti de troupes légères sorties du *Burlesque*, province sur les confins de la *basse Poésie*; ces conquérans ont changé le nom de la place en celui d'*Opéra comique*.

Non loin de ce château, dans un emplacement des plus favorables, s'élève l'ancienne cité de *Comédie*. Un goût naturel pour la peinture est généralement répandu dans cette ville agréable; il est fâcheux qu'on se serve quelque fois de ce talent, pour peindre des objets dangereux d'une façon séduisante. Chacun des habitans s'amuse volontiers des sottises de son voisin, sans trop s'embarasser s'il n'apprête point à rite lui-même; avec cela ce sont gens dont la morale n'est point si mauvaise.

La ville est partagée en cinq quartiers; à l'entrée de chacun i'on est reçu par une

bande de musiciens, & quelque fois de danseurs. L'abord de la place est défendu par une citadelle nommée en langue du pays, le *Prologue*. (1) On vous arrête là avant que de vous laisser entrer dans la ville pour vous informer de ce qu'elle renferme de beau, & pour vous prier de vous y conduire poliment pendant le séjour que vous y ferez. Ces précautions sont destinées à tenir la place en sûreté contre les entreprises des *Critiques*, nation rusée & méchante, toujours en guerre avec la *Poësie*.

Sur le penchant d'une colline, une autre ville s'offre aux regards; c'est la *Tragi-Comédie*. On prétendoit en faire la rivale de celle dont nous venons de parler; mais quoique des personnes du plus haut rang eussent formé ce projet, il n'a cependant pas réussi.

La haute & basse Poësies sont séparées par les vastes Solitudes du bon Sens, espèce du désert où l'on ne trouve ni bourg, ni hameau, mais seulement quelques cabanes dispersées dans la plaine. C'est au reste le plus beau paysage du royaume.

(1) Les pièces angloises ont un prologue aussi bien qu'un épilogue.

me; il produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. La disette d'habitans dans cette riche contrée vient d'abord de ce que les chemins en sont serrés & scabreux, ensuite de la difficulté de trouver des guides.

D'ailleurs cette province est presqu'environnée de toutes parts de celle de l'*Esprit faux*, dont le peuple léger s'amuse à courir après de jolis riens & de brillantes chimères, on s'endort entre les bras de la volupté, de façon que peu de gens veulent en sortir & prendre la peine de s'engager dans les solitudes voisines. La capitale de cette dangereuse province se nomme *Élégie*. Elle est environnée d'autres & de ruisseaux, de rochers & de bois où les solitaires habitans se promènent sans cesse. Ils en font les confidens de leurs amours, & craignent si fort d'en être trahis, qu'ils les conjurent de garder un silence que les pauvres rochers n'avoient garde de rompre.

Le royaume de *Poésie* est arrosé par deux rivières, la *Rime* & la *Raison*. Celle-ci coule toute entière dans les solitudes du bon sens, delà vient qu'elle est si peu fréquentée. L'autre sort du pied de la montagne de *Réverie*. Un château conf-

48 MERCURE DE FRANCE.

truit sur les bords, avec beaucoup d'élégance, arrête nombre de voyageurs; on le nomme *Frivolité*.

La province que nous venons de décrire est bordée par la vaste forêt de *Stupidité*, dont les arbres sont si serrés, si touffus & si embarrassés les uns dans les autres, que les rayons du soleil n'ont jamais pu les pénétrer. Elle est si ancienne que les hommes se font un point de religion de toucher à aucun de ses arbres.

Sur ses confins est l'*Imitation*, province qui n'est que trop étendue, puisqu'elle est entièrement stérile; aussi ses habitans sont-ils d'une extrême pauvreté: ils gagnent leur vie à glaner dans les champs voisins, & cela sans en témoigner beaucoup de reconnoissance.

La *Poésie* est extrêmement froide du côté du Nord; elle est habitée par des hommes de petite taille, pédans & affectés au point que si vous les écoutez, ils ne vous parleront qu'en latin, & feront rouler la conversation pendant une heure sur un terme ou sur une pensée retournée en cent façons. C'est-là que se trouvent les petites villes d'*Anagramme*, d'*Acrostiche*, de *Charade*, & quelques autres qui ne valent pas la peine d'être vues.

vues. La seule chose remarquable dans cette province, c'est qu'on n'y rencontre pas un habitant âgé; tous meurent fort jeunes.

Le royaume est borné de ce côté-là par l'Océan dont nous avons parlé. A quelque distance des côtes, on trouve l'*Isle des Satyres* qui dépend du royaume de *Poësie*. La mer dont cette isle est environnée abonde en sels extrêmement âcres & piquants; c'est peut-être une des causes qui rend les Insulaires si bilieux, & leur humeur si aigre & si mordante. Il est cependant une ville où le caractère est meilleur. Du tems que cette isle étoit sous la domination des Romains, cette ville fut gouvernée par un certain *Juvenal*. Il y laissa après lui un goût du vrai & du bon qui n'est pas encore entièrement perdu.

Je pourrois encore vous parler de la presqu'île d'*Epigramme* qui se termine en une pointe fort aigue. Je pourrois vous apprendre que la cour avoit dessein de faire construire sur un promontoire voisin un château nommé *Laureat* (1).

Voici la commission dont ce comman-

(1) Il y a en long-tems en Angleterre un poëte Laureat ou couronné.

50 MERCURE DE FRANCE.

dant auroit été chargé. On voit sans cesser flotter sur les eaux quantité de petits morceaux détachés de divers endroits, & qui étant la légèreté même, sont emportés çà & là, & menacent quelquefois les côtes du *Bon Sens*. Il s'agissoit d'empêcher tous ces *Sonnets*, *Madrigoux*, *Chansons*, d'aborder sur les côtes. Mais après de nouvelles réflexions, on a jugé qu'il n'y avoit pas grand danger qu'ils y arrivassent jamais. (1)

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Février 1772, est la *Toile*; celui de la seconde est la *Cloche*. Le mot du premier logogryphe est *Poulin*, dans lequel se trouvent *pou* & *lin*; celui du second est *Poisson*, où se trouvent *pois* & *son*; celui du troisième est *Cordon*, où se trouvent *cor*, *ron*, *or* & *don*.

(1) Angl. vuide.

É N I G M E

QUOIQUE je sois dans l'élévation ,
 Je ne suis pas de noble extraction ;
 Je rends souvent un louable service ;
 J'invite au plus sublime emploi.

Quand on m'entend exercer mon office ,
 Ciel ! que de fainéans murmurent contre moi.
 Je vais à droite , à gauche , & je reste à ma place ;
 Sans égard pour les grands , j'interromps leur
 repos.

Vous , qui portez soutane , écoutez-moi de gra-
 ce ,

Je le mérite mieux que le dieu des pavots.

Par M. Bouvet , à Gisors.

A U T R E.

OUVRAGE d'une main habile ,
 Je vis tant qu'on prend soin de moi ;
 Et même je deviens utile
 A faire souvenir de toi.
 Lecteur , en vivant je fais vivre
 Quiconque à ma naissance a prêté son secours :

C ij

52 **MERCURE DE FRANCE.**

S'il meurt; c'est mon triomphe : on veut m'avoir
toujours;

Chacun de maint regard se plaît à me pourfais
vre :

Qu'une belle en pleurant me fixe d'un œil doux;

Sans doute, c'est parce que je sçai plaire :

Oui, mais qui n'en seroit jaloux ?

Elle me voit, pour n'aimer que mon frère.

Par M. de la Vente, peintre, de Vire.

A U T R E.

JE nais toujours parmi de pauvres malheureux

Réduits à travailler en des lieux ténébreux :

Dès mes premiers instans j'éprouve leur misère;

Puisque je suis contraint d'abandonner mes pé-

re ;

D'aller dans la maison d'un cruel étranger

Qui, sans pitié, me fait coucher dans son ver-

ger ;

Non pour servir de garde à la poire, à la pomme,

me,

Mais perdre la couleur que Phœbus donne à

l'homme,

Comme enfant des humains je chéris les plaisirs,
 Et j'aime à folâtrer avec les doux zéphirs.
 Lorsque j'ai le malheur de tomber dans la fange,
 On m'en punit soudain d'une manière étrange ;
 Une femme bientôt, comme un tygre en cour-
 roux,
 Me traîne à la rivière en m'y rouant de coups,
 Elle porte en suite en son maudit ménage,
 Où je reçois encor cent preuves de sa rage.
 Car je suis maltraité, déchiré par morceaux
 Et forcé de servir même aux plus vils travaux.
 Malgré ce traitement & tant de barbarie,
 Je lui suis attaché tout le tems de ma vie ;
 Quand je suis accablé du poids de mes vieux ans,
 Je renais pour servir d'interprète aux amans.

*Par M. Rigollot, Contrôleur des Fermes
 du Roi, à Etampes.*

L O G O G R Y P H E.

Je fers à la moitié du monde.
 J'étois fort peu connu sous l'ancienne loi,
 Et chez nombre de gens de piété profonde.
 Je fais même encor sans emploi.
 Six pieds forment mon existence.
 En les décomposant j'offre un ministre en France;
 Le plus brillant métal, le titre le plus beau;
 La nymphe qui devint l'amante d'un taureau;
 Un élément subtil, une plante fertile;
 Une conjonction par qui tout est facile;
 Le plus leste escadron des suivans de l'amour;
 La plus sombre moitié du jour;
 Ce qui sert à former notre dernier asyle;
 Ce qu'il est bon d'avoir à plus d'un jeu;
 Ce que les chiens ne chérissent pas peu.
 Je pourrois, cher lecteur, t'en dire davantage;
 Mais à ces traits reconnois-moi,
 Ou bien, pour me venger de toi,
 Je te couperai le visage.

*Par M. le François, ancien
 Officier de Cavalerie.*

A U T R E.

Je règle de Thémis la balance & les poids,
Et sans tête je chante & les Dieux & les Rois.

*Par un Invalide de la Garnison
du Château de Dax.*

A U T R E.

Mes cinq pieds sont l'appui de la lepte vieill-
lesse,

Et servent de maintien à l'aimable jeunesse ;
Le fer blesse mon pied, si l'or couvre mon chef,
Un corps souple & pliant est tout mon relief.
Lecteur, décompose mon être,
Et vois dans le moment paroître

Un animal très-sot, un autre très-glouton,
Dont les voix font au loin un affreux carillon ;
De Marie aisément tu trouveras la mère,
Et de Caïphe aussi le fortuné beau-père,
Le cours de douze mois, & si ce n'est assez,
Une ville normande, abondante en procès.

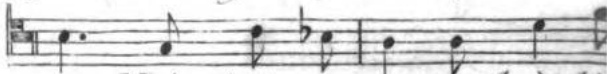
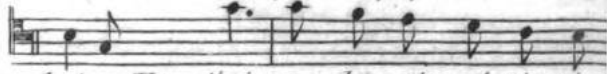
Par le même.

C i r

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Epîtres sur la Vieillesse & sur la Vérité, suivies de quelques pièces fugitives en vers & d'une comédie nouvelle en prose & en un acte, qui a pour titre, *le Mariage de Julie*, par M. Saurin, de l'Académie Française. A Paris, chez la Veuve Duchesne, rue St Jacques, au Temple du Goût.

Ces deux Epîtres, l'une sur la Vieillesse & l'autre sur la Vérité, les principales pièces de ce recueil, avoient déjà subi le jugement de ce Public éclairé & choisi qui se rassemble ordinairement aux séances de l'Académie, & en avoient obtenu le suffrage. Les applaudissemens qu'elles reçurent alors ne seront pas démentis, du moins à ce que nous croyons, à la lecture réfléchie du cabinet. Le fonds en est attachant; il y a des sentimens, des idées, des images & beaucoup de vers très-bien faits. Quelques morceaux cités mettront nos lecteurs à portée d'en juger eux-mêmes. Car il n'appartient à personne de dicter son jugement comme

*La nouvelle Pension,**(Chanson Bacchique)**La Musique est de M. Gr.**Mars,
1772.**Chers a : mis je suis un lu**ron : Et vous con : nois : sez tous Gr**goire : Ici je suis en - pen - si**on , Mais c'est pour ap : prendre à bie**boire ; Et j'ai : me la ré : pé : ti : ti**on , Et j'ai : me la ré : pé : ti : ti : on .*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

un arrêt. Celui qui rend compte d'un ouvrage n'a comme un autre que sa voix, qui a plus ou moins d'autorité, selon qu'il paroît discuter mieux & se prévenir moins; & l'on peut remarquer que ceux qui prononcent d'un ton ridiculement absolu ce que le Public doit penser, sont ordinairement des juges sans conséquence, & qu'on laisse parler tout seuls.

Voyez, cher Ariston, la Vieillesse plaintive,
 Sur un bâton noueux courbant ses foibles reins;
 Le tems qui sur sa tête amassa les chagrins,
 Hâte vers le tombeau sa démarche tardive.

A les yeux obscurcis le Ciel paroît chargé,
 L'astre du jour en deuil, la nature en souffrance;
 Et du monde vieilli pleurant la décadence,
 Elle croit que tout change, elle seule a changé;

Que tout semble riant au matin de la vie!
 Des rayons de l'espoir la nature embellie
 Répand un jour si pur! son éclat est si frais!
 La jeunesse ne voit que des êtres parfaits,
 Tout homme est un ami, toute femme est sincère;
 Tout poëte est divin & sur-tout point jaloux;
 Mais par l'expérience éclairés malgré nous,
 Que nous perdons bientôt cette illusion chère!
 La défiance vient, conduite par le tems,

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Montre aux pas incertains, à l'œil fixe, au teint
blême,

Qui mêle un noir poison aux plus doux senti-
mens,

Et verse dans nos cœurs, avec le froid des ans,
Le dégoût des humains & l'ennui de soi-même.

Ce portrait de la défiance nous paroît d'une couleur heureuse & poétique, & il contraste parfaitement avec celui de la jeunesse qui le précède & dont tous les traits nous semblent également vrais. Nous observerons seulement que le jeune homme dont parle l'auteur, pour qui tout poète est divin, apparemment ne fait pas des vers.

Je fais, cher Ariston, que l'orateur de Rome,
Qui réunit en lui Démosthène & Platon,
Qui sut parler, écrire & mourir en grand homme,
Dans un de ses écrits introduisant Caton,
Offre de la vieillesse une plus douce image.
Qu'importe, (fait-il dire à ce grand personnage,)
Qu'importe mes amis, que la file du temps
Ait de son doigt d'airain sillonné mon visage,
Rendu mon corps débile & mes genoux trem-
blans,

La raison se mûrit sous les rides de l'âge,
Et l'esprit affranchi du tumulte des sens,

Goûte ce calme heureux , la volupté du sage.
 Sans trop apprécier ce superbe langage ,
 Je veux bien avouer qu'il fut dans tous les tems
 Quelques mortels choisis dont la mâle vieillesse
 Sait cultiver en paix les fruits de la sagesse.
 Nous en connoissons un qui sublime & touchant ;
 De la pourpre du Pînde embelliz son couchant ;
 Dociles à sa voix , tous les arts l'environnent ,
 Et se jouant encore avec ses cheveux blancs ,
 Les Muses à l'envi , les Graces le couronnent.
 Tel fut Anacréon , tel Sophocle à cent ans.
 Mais d'un bonheur si rare il est peu de modèles.
 Les Muses trop souvent sont de l'humeur des belles,
 Et gardent leurs faveurs pour de jeunes amans.

Nous croyons que les connoisseurs seront contents du ton qui regne dans ces morceaux , à quelques négligences près. L'auteur finit par des regrets très touchans sur la mort d'un ami respectable M. de Trudaine. Telles sont, dit-il, les pertes de la vieillesse.

O ! quel illustre appui , quel ami j'ai perdu !
 TRUDAINE , homme d'état , citoyen & vrai sage ,
 L'inflexible équité , l'ordre fut ton partage.
 Ton esprit lumineux éclairoit tes vertus ;
 Des trésors du public plus que des tiens avare ;

C vj

Tu donnois à ton siècle un exemple bien rare ;
 Il le méritoit peu , mais hélas ! tu n'es plus.
 Ma Muse , je le fais , ne peut rien pour ta gloire ;
 Mais dans ces foibles vers arrosés de mes pleurs ,
 Sur ta tombe permets que je jette des fleurs ;
 Tes bienfaits , tes bontés vivent dans ma mémoire.

O TRUDAINE ! l'Etat te retrouve en ton fils ;
 Mais qui pourra jamais consoler tes amis ?

L'éloge du père & du fils ne sera contredit par aucun bon citoyen ni par aucun homme de lettres.

L'auteur , malheureusement destiné à pleurer des amis illustres , ne s'attendoit pas , lorsqu'il écrivoit ces vers , à payer bientôt le même tribut à la mémoire d'un homme * qui ayant reçu de la nature des talens véritables & de véritables vertus , cultivoit les uns par l'habitude du travail & les autres par l'habitude des bienfaits. Comme les vers de M. Saurin , sur la mort de M. Helvétius , sont imprimés dans plusieurs journaux & en général très-connus , nous ne les citerons pas ici.

Nous nous contenterons d'observer

* M. Helvétius.

que ces vers sont pleins d'une sensibilité vraie; que l'amî n'est poète qu'autant qu'il le faut, & que ce morceau semble prouver, ce qu'on ne croit pas communément, que la douleur peut faire des vers. Ceux-ci font honneur à l'ame de M. Saurin autant qu'à son talent. Quand on voit un bienfaiteur célébré ainsi par la reconnoissance & pleuré par l'amitié, le commerce des lettres semble être en même tems le commerce des vertus.

Dans l'Épître sur la Vérité, le poète combat le système injurieux de Hobbes qui croit l'homme naturellement méchant. Voici le tableau que M. Saurin lui oppose.

Lorsque l'enfant sorti des flancs qui l'ont porté,
Foible & par la douleur de toutes parts heurté,
Mêle aux cris du besoin les pleurs de l'impuissance,

Peu d'instans détruiroient sa fragile existence,
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours.
Mais éprouvant d'abord les plus tendres secours,
Bientôt avec plaisir pressant une mammelle,
Il soulage sa mère, & soulagé par elle,
En commençant de vivre, il commence d'aimer.
Ce lien mutuel qui vient de se former,
Tout l'accroît chaque jour & tout le fortifie ;]